

Sous le faux, le vrai

Sous les draps, les étoiles, de Jean-Pierre Gariépy

Michel Beauchamp

Number 46, November–December 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24468ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beauchamp, M. (1989). Review of [*Sous le faux, le vrai / Sous les draps, les étoiles*, de Jean-Pierre Gariépy]. *24 images*, (46), 10–11.

SOUS LES DRAPS, LES ÉTOILES

DE JEAN-PIERRE GARIÉPY



PHOTOS : CLAUDEL HUOT

«Sylvie et Thomas se pourchassent, se heurtent et avancent, coureurs de fond d'une époque immobile.»

SOUS LE FAUX, LE VRAI

par Michel Beauchamp

Premier long métrage qui survient à la fin d'une décennie, *Sous les draps, les étoiles*, volontairement ou non, la condense. Thèmes, désirs, formes qui ont façonné le cinéma québécois des dernières années s'y trouvent contenus, comme si Jean-Pierre Gariépy avait voulu recenser, sinon ressasser, tout ce qui l'avait constitué. Mais en soumettant cette matière assez hasardeuse à son regard, très personnel, déroutant.

Car ici tout est affaire de regard et de distance, notions parfois galvaudées mais qui retrouvent leur sens avec l'ambition du cinéaste d'en faire l'enjeu du film. Ce qu'il observe avec acuité, c'est la survivance du désir d'une époque pétrifiée où la vérité est piégée par le simulacre. Rien de moins, mais en y ajoutant encore de nombreux thèmes concomitants sur l'origine et le destin de l'homme, l'illusion de ses combats, la déshérence de ses espoirs. On risquerait le trop-plein s'il n'y avait au cœur du film une figure dépouillée : un couple, LE couple autour duquel gravite tout l'arsenal des signes de notre pauvre époque. Emblèmes, épures, l'homme et la femme portent leur amour au devant de l'écran, brouillant tout, triomphant du faux dans

lequel ils évoluent.

Le film s'ouvre sur une scène qui donne aussitôt la mesure du talent du cinéaste, une démonstration de maîtrise qui ne se démentira pas. D'emblée, la mise en scène agit. Le couple se rencontre à un dîner d'amis. Du dehors la caméra épie les comportements, la fenêtre est une vitrine, les mannequins sont animés. Thomas et Sylvie provoquent chacun une esclandre et sortent du décor pour se retrouver à la rue. Ils sont littéralement rejetés d'un univers qu'ils avaient cru leur. Qu'apprendra-t-on d'eux ? Qu'ils cherchent un lieu où s'aimer hors de leur temps, mais qu'homme et femme ils restent décalés, lui arrivant, elle partant. Ils n'ont que leur passé pour bagages et leur dialogue n'est que réminiscences.

Pour lui, le passé est plein et menace. Thomas a une histoire, il s'est frotté à trop de mal et demande grâce. L'avenir est dans les étoiles — il est astronome —, l'espoir s'est éteint avec son retour d'Amérique latine. Le secret de la vie est dans la découverte des origines, les siennes et celles du monde. Sa famille le visite donc en rêve : sa mère lui a prodigué l'amour qu'il veut transmettre à Sylvie ; son frère est archéologue, il fouille

la terre pendant que lui-même fouille le ciel. Ce frère s'appelle Lascaux.

Sylvie est abonnée aux petits boulots et à la fuite : voyager, partir, sans cesse. Montréal est une ville de transition, pour Thomas c'est un point d'ancrage. Son passé est vide, elle veut emplir le présent et s'enfuir de l'ordinaire qui la ronge. Que forme ce couple sinon l'homme et la femme parallèles qui se ratent, s'esquivent toujours, convaincus de la perte du désir ? Figures de trop de films où l'histoire ne parvient jamais à prendre corps, eux-mêmes corps symptômes d'une dérive à l'œuvre dans le cinéma de toute une génération. Jusqu'à la nausée.

Mais Jean-Pierre Gariépy ne peut échapper à cette histoire. Et s'il rameute dans son film toute la panoplie des symboles de ses années 80, c'est pour leur soutirer leur potentiel allégorique, les figer définitivement dans un irréel qui vient défier, provoquer la vérité. Rien n'est moins aisé et le cinéaste avance sur le fil du rasoir. Pour offrir sa vision du temps, il doit en disposer les signes à l'écran au risque de voir son film confondu à d'autres, laissant au spectateur le soin de départager le vrai du faux. Mieux

encore, dans un accès de suffisance, il l'enjoint d'ajouter foi à son interprétation, cynique et désespérée, où la tendresse suffoque.

Les lieux, comme les êtres, deviennent ainsi des emblèmes. Le loft, le lit défait, bleus, éclairés de bleu, accueillent de nouveau les amants prototypes; un décor où l'amour existera tout de même. Cocon bleuté également, le bar où échoue la faune, toujours la même, se déginglingue un peu plus à chacun des plans qu'il occupe; ses habitués déchoient aussi progressivement tandis que le couple résiste. La ville, fabriquée, Montréal sur fleuve est filmée en plans composés d'une architecture fabulée qui rassemble l'incroyable pigeonnier du concierge, un vestige, et le toc.

L'exposition méthodique du simulacre désarçonne parfois. La lucidité du cinéaste blesse un peu quand il refuse à l'entourage du couple sa part d'humanité. Les gagners qui hantent le bar sont rompus ou mythomanes, leurs poses sont croquées sans complaisance. Mais Gariépy accorde sa bonté aux complices du vrai. Le concierge de l'immeuble est un zigue incorruptible, beau personnage qu'incarne avec ferveur Marcel Sabourin. Et le clochard qui poursuit Thomas, émissaire de la mort, fait planer sur le film une menace, réelle ou rêvée, qui atteint le couple et le disloquera peut-être.

Sous les draps, les étoiles est un film ingénieusement orchestré dont la place dans le cinéma québécois s'apparente à celle de ses personnages dans leur temps : à la fois symptomatiques et singuliers, en quête d'une identité arrachée à l'indifférencié.

L'ambiguïté règne, le cinéaste est intimement mêlé à ce qu'il met en scène, il cherche la bonne distance et la trouve. Ce faisant, il force le recul du spectateur qui s'accroche à la beauté du couple pour s'émouvoir, et il s'émeut.

La forme même participe de cette ambiguïté qui, à ce chapitre, révèle toutefois plus de faiblesse que de force, bien qu'elle témoigne d'un savoir-faire indéniable, faisant du film l'un des plus solides premiers longs métrages à nous parvenir depuis longtemps, l'un des plus irréductibles aussi. Ce qui achoppe en effet, plus que le statisme relatif de la mise en scène — souvent contrecarré par l'ampleur de son mouvement —, est la prévisibilité des images, leur esthétisme dont on distingue mal l'intention. La gêne que cela engendre empêche d'apprécier le très fort sens du plan, évident dans plusieurs scènes, comme si Gariépy avait sacrifié en partie son propre langage pour reproduire les images dans lesquelles se meuvent habituellement ses personnages. Sa fable perd de la sorte un peu de son trouble, engoncée qu'elle est dans une iconographie qui colle au propos mais fige le film. Malgré l'élan toujours renouvelé de Thomas et Sylvie qui se pourchassent, se heurtent et avancent, coureurs de fond d'une époque immobile.

Sous les draps, les étoiles accumule ainsi les repères et les assemble minutieusement autour d'un couple qu'il laisse se débattre et sans doute se perdre, renvoyant à tout un cinéma de la déperdition amoureuse auquel il s'abreuve sans honte. Comme s'il s'agissait pour son auteur d'en dresser le bilan, d'en faire le point dès une

première œuvre qui arrive après le convoi. Mais seul le souvenir semble compter, comme le souvenir de ce cinéma-là qu'on veut rattraper même s'il est tard, après le passage d'Antonioni (avec Buñuel qui rôde incongruement).

Signe de la détermination du cinéaste qui, en naviguant sur la crête d'une mer encombrée, risque de voir la vague refluer trop durement. Pourtant, on voit rarement une telle habileté à boucler une scène, à en tirer toute la charge émotive, de même qu'à imposer un ton inusité, dans les dialogues, ciselés, à la limite de la sentence, portés par deux acteurs merveilleux qui jouent leur va-tout en épousant un texte sans concession au naturalisme (Marie-Josée Gauthier et Guy Thauvette forment l'un des plus beaux couples de notre cinéma, ce dernier confirmant l'intensité de sa présence à l'écran et l'étendue de son métier).

Pour un premier film, cette sûreté d'exécution que requerrait l'ambition du cinéaste lui aura été presque un piège. On perçoit la tension, l'inquiétude d'éviter la faille, de voir s'effondrer l'édifice. Mais il se tient fermement à la frontière ténue entre sincérité et sécheresse, entre amour et cynisme. Ce lieu est inoccupé dans le cinéma québécois et Jean-Pierre Gariépy propose au spectateur de l'y rencontrer. ■

SOUS LES DRAPS, LES ÉTOILES

Québec 1989. Ré. et scé. : Jean-Pierre Gariépy. Ph. : Pierre Letarte. Mus. : Jean Vanasse. Int. : Guy Thauvette, Marie-Josée Gauthier, Marcel Sabourin, Joseph Cazale, Gilles Renaud. 88 minutes. Couleur. Dist. : Aska Film



«Pour Thomas (Guy Thauvette), Montréal est un point d'ancrage.»



«Pour Sylvie (Marie-Josée Gauthier), Montréal est une ville de transition.»